

1

À vingt-cinq ans, je pensais avoir déjà vu beaucoup de choses dans la vie. J'avais assisté à une décapitation, deux pendaisons, une castration, trois chutes mortelles, une tête détruite par un tir de fusil, une rafale de mitraillette dégommant des personnes importantes et riches au milieu d'une foule, un ancien nazi souffrant d'une crise cardiaque tout sauf accidentelle, un pédophile tombant dans une cage d'ascenseur, une dizaine d'autres visages rigides et froids, quelques litres de sang et des valises pleines d'argent liquide. À cette époque-là, je regardais cet historique avec fierté : combien de filles de mon âge pouvaient en dire autant ? La plupart n'avaient même pas vu le cadavre de leur grand-père reposer tranquillement dans son cercueil. Cependant – et il peut sembler que je change de sujet –, je n'avais encore jamais vu *Citizen Kane*, d'Orson Welles, considéré par de nombreux critiques comme le meilleur film de l'histoire du cinéma. Curieusement, une œuvre réalisée, produite et interprétée par Welles quand il était encore un gamin, à vingt-cinq ans exactement, l'âge qui était le mien quand j'ai été obligée de voir *Citizen Kane* pour la première fois. Nous étions en 1985 et Orson Welles allait mourir le 10 octobre de cette même année.

J'essaye de me convaincre que l'histoire de ma vie n'est pas si confuse que ça. Si je n'en suis pas persuadée, il me sera impossible de mettre de l'ordre dans les événements. C'est pour ça que j'écris ces lignes, pour organiser ma vie de manière à ce qu'elle ait un sens – pour moi et pour ceux qui liraient ces mots.

Je dois dire, avant tout, que je m'appelle Ana. Et que, à la différence des autres Ana de mon pays, dont les prénoms ont des compléments comme Maria, Paula, etc., je suis simplement Ana. Mes parents ont pensé qu'avec un nom de famille bizarre et peu commun, plein de consonnes et presque imprononçable pour d'autres Brésiliens, Ana suffirait.

Je suis née en janvier 1960, mais je ne suis pas l'archétype de la fille des *sixties*, surgie de la rencontre de deux hippies dans quelque communauté d'amour libre. Au contraire. Mes parents sont de la dernière génération dans laquelle dominaient les couples conservateurs et bien éduqués. Je ne dis pas que la bien-pensance a cessé d'exister. Elle a perduré. Ce qui a disparu, c'est l'illusion de la pureté. En plus, avoir une fille au début des années 1960 n'a servi qu'à les rendre plus rigides encore. Tandis qu'ils changeaient mes couches, ils entendaient leurs voisins débattre de marxisme et d'astrologie. J'avais à peine appris à lire et à écrire quand la Beatlemania a envahi les magasins de disques et les télévisions en noir et blanc, ébranlant à jamais la culture mondiale, et la réaction de mes parents a été : « Comment protéger nos filles de ce monde sauvage ? » *Nos* filles, oui, parce qu'en 1962 était née ma petite sœur, que j'appellerai Lúcia, pour ne pas compromettre son identité.

Mes parents n'étaient pas les seuls à s'inquiéter, bien sûr. À en juger par le coup d'État militaire de 1964, d'autres pensaient la même chose : il faut maintenir l'ordre à n'importe

quel prix, il faut repousser les barbares, les étudiants, les communistes, les êtres dépourvus de morale.

Je me souviens de peu de choses des dix premières années de ma vie, à part des images dont parfois je me demande si elles correspondent à des faits réels ou si ce sont des distorsions, des inventions postérieures. Les premières fêtes d'anniversaire, des gâteaux multicolores, une poupée de porcelaine qui m'a été offerte par une grand-mère et que j'ai cassée la semaine suivante. Je me rappelle l'une d'elles en particulier, celle de mes cinq ans : je n'arrêtais pas de pleurer, c'était plus fort que moi. Mes parents ne comprenaient pas pourquoi et moi non plus. C'était une fête avec plein d'adultes, mais très peu d'enfants de mon âge. Des adultes tendus, qui se disputaient ou se taisaient, tandis que les enfants jouaient sans se rendre compte de quoi que ce soit, heureux d'être en vie et d'avoir moins de dix ans. Et moi qui pleurais, inconsolable, et qui pleurais de plus belle après avoir soufflé les bougies du gâteau. On m'avait dit de faire un vœu, mais j'avais eu un blanc et je n'avais pensé à rien, absolument rien.

Je me souviens d'autres larmes, beaucoup plus marquantes : je suis dans le salon avec ma famille, par une journée chaude de décembre. Nous sommes en 1968. Je joue, insouciant, avec deux poupées sous l'arbre de Noël (les cadeaux n'y avaient pas été placés). Mon père est assis dans son fauteuil préféré. Il prend le journal du jour (il ne lisait les informations qu'après le déjeuner) et commence à raconter quelque chose à ma mère. Le volume de sa voix s'élève au fur et à mesure. Il s'emballe, visiblement. Puis il jette le journal au loin, court vers le placard de sa chambre (je le suis, curieuse) et tire, de l'étagère du haut, un drapeau du Brésil plein de poussière. Il retourne à grands pas jusqu'au salon et suspend le drapeau à la fenêtre. Il retourne s'asseoir dans son fauteuil et se met à pleurer. Ce Noël-là, j'ai eu beaucoup de cadeaux.

Je ne veux pas donner une impression erronée. Je ne veux pas qu'on pense que je suis devenue ce que je suis parce que mon père était comme ci ou comme ça, parce qu'il y avait de forts conflits générationnels entre nous. C'est peut-être la raison pour laquelle j'étais si réticente à raconter mon histoire – parce que je sais que toutes les histoires, quand elles sont offertes au lecteur, sont chargées de justifications s'appuyant sur le sens commun. Et qui servent à « excuser » les gens. Telles causes s'emboîtent directement dans telles conséquences : cette personne est comme ci parce que son père la battait. Elle est comme ça à cause de l'oppression de la société. Alors je veux que ce soit bien clair : je suis ce que je suis, j'ai tué ceux que j'ai tués, et je ne me cherche pas d'excuses. C'est entièrement ma faute.

La première fois que j'ai regardé *Citizen Kane*, je ne lui ai rien trouvé de spécial. Ça peut sembler absurde, mais dès que j'ai éjecté la cassette du magnétoscope, je me suis demandé : « C'est donc ça ? C'est ça qui est considéré comme ce qu'il y a de meilleur dans toute l'histoire du cinéma ? Sérieusement ? » J'ai eu du mal à rester éveillée pendant l'histoire fragmentée du reporter parti en quête de la vérité sur Charles Foster Kane, un magnat qui s'était mêlé de journalisme, de politique et de déceptions amoureuses. Ma déconvenue a été si grande que je n'ai même pas réfléchi à la fin, où le sens du mot « Rosebud », prononcé par un Kane à l'agonie, est révélé au spectateur et rien qu'à lui.

J'ai rendu la cassette au vidéoclub. L'employé m'a demandé si j'avais aimé et je lui ai répondu avec une moue renfrognée. Il a alors dit qu'il adorait le « message » du film. Je lui ai demandé de quel message il parlait. Le gars m'a alors expliqué que Rosebud était le nom de la luge que Kane possédait quand il

était enfant, quand il habitait avec ses parents dans une petite ferme. Le magnat n'avait jamais oublié le nom de la luge, car il n'avait été heureux que dans son enfance. Toute sa vie de millionnaire ne lui avait apporté que tristesse et amertume.

D'abord j'ai lâché un « ahhhh ! », car je n'y avais pas pensé. Ensuite, ma déception s'est intensifiée, car non seulement *Citizen Kane* était un film chiant, mais en plus il y avait une morale à la fin, et une morale à deux sous. L'argent ne fait pas le bonheur, waouh, quelle philosophie profonde... Qu'on aille le dire aux yuppies qui font le tour des États-Unis avec leurs voitures de sport, leurs blazers de marque et leurs American Express illimitées.

Je suis rentrée chez moi irritée et, cette nuit-là, j'ai fait un rêve étrange où je me rappelais une des scènes finales de *Citizen Kane* : le personnage de Welles n'était plus le jeune séducteur idéaliste qui décide de prendre la direction d'un journal par dévouement envers le peuple américain. Au contraire : Kane est affaibli, chauve, seul dans sa demeure. Il marche d'un pas manquant d'assurance le long des couloirs richement décorés. Abandonné par sa seconde femme et sans amis, Kane traverse un corridor aux murs tapissés de miroirs. Leurs reflets conjugués créent une multiplicité d'images, à l'infini. Il s'agit d'une très brève scène dans le film, qui doit durer quelques secondes au maximum. De multiples Kanes, de multiples Welles.

Après la mort de Kane, un journaliste visite la demeure démesurée du magnat, se promène le long des couloirs et interroge un majordome, décidé à éclaircir le mystère autour du mot « Rosebud », à compléter le puzzle expliquant qui était Charles Foster Kane. Mais il retourne à son journal sans avoir rien découvert. Le spectateur sait que Rosebud est le nom de la luge. Mais à quoi ça sert ? Même l'employé du vidéoclub peut formuler l'idée qu'il s'agit d'un message sur le bonheur des pauvres,

cette interprétation limitée. Quand Kane marche entre les miroirs, en contrepartie, il est composé d'infinis Kanes.

Je me suis réveillée avec cette image dans la tête. Il était une heure du matin à peine, je n'avais presque pas dormi. Malgré tout, mon irritation avait disparu. Je suis allée à la cuisine, j'ai rempli la bouilloire et j'ai choisi un thé. Je suis retournée au salon et j'ai regardé ma collection de disques sur l'étagère, cherchant quelque chose à écouter. Il y avait des souvenirs de mon pays : deux disques de Chico Buarque, un de Raul Seixas (que mon père, s'il était vivant, m'interdirait catégoriquement d'écouter). D'autres vinyles (et quelques CD, bien que je n'aie pas encore renouvelé toute ma collection) montraient que je m'étais déjà adaptée au nouveau monde dans lequel je vivais : *Rio*, des Duran Duran, un phénomène pop qu'il était même gênant, dans certains milieux, d'admettre qu'on appréciait. Un album plein de titres dansants, mais qui me mettait toujours un peu mal à l'aise quand je plaçais la face B sous l'aiguille du tourne-disque. J'ai baissé le volume pour ne pas réveiller les voisins.

C'est alors que le téléphone a sonné, et dès le premier « allô » j'ai reconnu la personne qui m'avait embauchée pour le contrat. Pas le commanditaire, seulement son porte-parole. Les vrais puissants de ce monde ne sont que des ombres distantes dans notre univers. L'appel de nuit suggérait que la personne habitait dans un autre fuseau horaire.

« Alors, tu vas accepter le contrat ? a demandé la voix rauque.

– Je dois regarder plus de films de Welles, ai-je répondu.

– On peut s'arranger.

– Mais pas de cassettes vidéo. Pas de Betamax, pas de Laserdisc non plus.

– Tu es sûre ? Une édition fabuleuse vient de sortir en Lase...

– Je dois les voir au cinéma », ai-je dit, catégorique.